

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Terre humaine

Jacques Folch-Ribas

Volume 24, Number 3 (141), May–June 1982

Faut voir ça?

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30297ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Folch-Ribas, J. (1982). Terre humaine. *Liberté*, 24(3), 9–13.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1982

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

Érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

JACQUES FOLCH-RIBAS

Terre humaine

RADIO-CANADA

Lundi 20h

1 800 000 spectateurs

femmes : 1 200 000

hommes: 600 000

La voyance extra-lucide

Terre humaine, feuilleton-télévision, tous les lundis à 20 heures, une heure plus tard dans les Maritimes... 1 800 000 spectateurs dont 1 200 000 femmes (battant ainsi le record absolu de l'écoute et de la vision féminines). Texte de Mia Riddez Morisset, et réalisé par une femme... Moi, ça m'impressionne.

Qu'y voit-on, certain lundi d'hiver? De beaux paysages d'été, bien léchés, sans une seule de ces saletés que nous avons construites (hum!) depuis quatre cents ans et qui font du Québec un bidonville dilué immensément sur deux mille kilomètres. C'est d'abord ce qui frappe, toute cette beauté. Un bon point.

On y voit aussi des gens, bien sûr, et fort sympathiques. Point l'ombre d'un méchant, sinon de façon passagère, et prêt à se repentir pourvu, torrieu, que quelqu'un lui explique et lui fasse comprendre le bon sens. Deux bons points.

On y suit un scénario très bien construit, où les scènes s'attachent les unes aux autres avec douceur, comme dans la vie réelle. Et si Ti-cœur, au ti-déjeuner, a décider de parler à Ti-père pour lui emprunter de l'argent (premier plan), on peut être sûr que nous ne resterons pas en plan bêtement, mais que plus tard ce problème sera résolu (troisième plan)... Et si Oncle Antoine est malade (c'est le mal de Pot, il faudra faire une greffe, et il devra porter un corset), on peut être assuré (une scène plus loin) que son fils Joseph, qui est vétérinaire, prendra soin de la ferme... Bon pour le scénario. Trois bons points.

Ainsi de suite, je ne veux pas ennuyer. Tout est bon. Et la musique, que j'allais oublier! Et le jeu des personnages: les œufs, qu'on casse, douze (c'est long), pour faire des crêpes; les skieurs qui boivent une Laurentide; les fèves qu'on écosse sur la galerie; la manière de porter le béret, par Pépère (je n'avais pas vu un béret depuis '45, qu'on imagine ma joie)... Tout. C'est excellent.

La télévision est un appareil de voyance extralucide, destiné aux *voyeurs* que nous sommes tous. Sa principale vocation (et les feuilletons occupent les meilleures heures de voyance) est de plonger le peuple dans un plaisir immobile, et d'une grande douceur. La jouissance des yeux et des oreilles s'accompagne mal de mouvements, du physique comme du mental. Au concert, on se concentre. Devant une toile de maître, aussi. La télévision est le huitième art.

*

Je me suis demandé ce qui arriverait si la télévision n'avait pas cette tâche exaltante et morale à

remplir, mais au contraire celle de donner du mouvement au peuple. Je sais bien que la chose est impossible. Paradoxale. Qu'on imagine un appareil qui, je le rappelle, est un objet *inanimé*, assez lourd, et attaché aux murs par des fils, qui chasserait de sa vue tous ceux qui le regardent?... Absurde, voyons.

Un excellent écrivain, accompagné d'un excellent critique littéraire, se présenteraient. Ils expliqueraient, *sans le raconter* (oh!), le sujet d'un roman. Tous les deux devisant, ils seraient si brillants, si convaincants, que le *voyeur* se précipiterait pour acheter le livre. Soit sur l'heure en coupant le programme d'un geste sec, soit le lendemain en allant dans une librairie. Dans les deux cas, la télévision se priverait de quatorze heures (!) de voyance. Et encore dans les cas de lecteurs rapides...

Un auteur de feuilletons mettrait en scène une Portugaise qui coud des chemises dans une usine de Longueuil. Elle aussi a des problèmes, mais d'un ordre curieux: elle doit coudre une chemise en quatre minutes vingt secondes, six heures par jour, avec deux arrêts de sept minutes chacun (tristes nécessités de la vessie et des sphincters) et une pause — oh dear — de trente longues minutes pour manger. Le mari est chômeur. Il y a deux enfants à la maison, l'un souffre de convulsions. Le patron de l'usine est juif, le contremaître est irlandais, le balayeur est nègre, le vendeur de chemises est italien, on donnerait bien sûr (n'est-on pas un écrivain, donc honnête) tous les noms des acteurs — les vrais noms, au générique — et l'adresse de l'usine, et la marque de chemises. Vous voyez un peu le scandale. Il y aurait peut-être même des *voyeurs* insanes pour ne plus acheter les chemises et pour mépriser les acteurs de ce drame réaliste si

bien mis en scène par Tartempion, Gérard, réalisateur asthmatique qui songe d'ailleurs à se retirer dans les Laurentides... Résultat: peut-être une faillite de chemises, la Portugaise sans travail, de la haine partout, brrr... D'y songer, j'en ai le frisson.

Ou alors, autre supposition: un feuilleton, négligeant les problèmes de la main-d'œuvre et de l'exploitation de l'homme, s'intéresserait à «l'amour», c'est plus doux. On y verrait Schnock, Léon, avocat célèbre, abandonnant à cinquante ans sa femme et ses trois enfants, pour se coller à une petite cégépienne et lui en faire un (n'enfant). Leur vie en serait changée. Gros plans de larmes sur la femme abandonnée, éplorée, fichue, sa vie gâchée, et comment elle mourrait seule, ivrognesse, à la Villa Medica. Résultat: le Barreau fâché, les femmes outrées, l'abandon de la voyance extra-lucide par un tas d'épouses, et peut-être s'adonnerait-on à la boisson dans les chaumières... Horrible.

Non, vraiment, de qui rit-on!

L'auteur du feuilleton que je me suis fait un devoir (on est comme ça, à *Liberté*) de regarder avec conscience, prétend avoir, elle aussi, une conscience sociale. Elle a raison. Je l'approuve, et sans aucune réticence. J'en fais l'éloge. Le travail qu'elle fait est utile, car il maintient le *voyeur* assis, le conforte du plaisir des problèmes des autres, auxquels il ne peut rien s'ils sont si petits. Il l'empêche de se porter à des extrémités horribles, comme la résistance passive et le boycott, ces actions fatigantes qui vous flanqueraient le Québec à l'envers en huit jours si on les utilisait. Il lui permet de gueuler contre Trudeau mais de voter pour lui depuis des années; de s'énerver contre la pollution mais d'avoir trois automobiles; de se faire

opérer le nez deux fois depuis que c'est gratuit, si on sait s'y prendre; de maudire les Anglais mais d'exiger qu'on les éduque en anglais; de haïr les Français mais de lire leurs journaux, fumer leurs cigarettes et s'habiller Cardin. Bref, de se conduire en être civilisé, que les pulsions animales n'atteignent plus, depuis qu'il est assis devant la télévision.

C'est excellent. Quand on ignore, on ne fait pas de mal. Je voudrais écrire un *Eloge de l'ignorance*. A défaut de temps pour le faire, il me plaît que des écrivains plus courageux que moi se dévouent pour, au moins, la maintenir en vie, et parfois même l'agrandir.